

Theo Angelopoulos

Élie Castiel

Number 297, July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78783ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

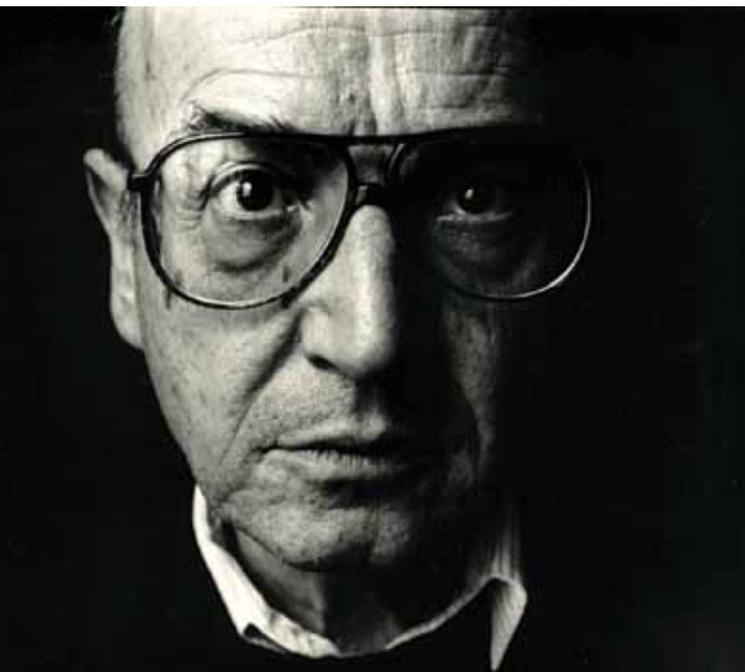
Castiel, É. (2015). Theo Angelopoulos. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 46–47.

Theo Angelopoulos

De la Grèce et de l'Europe

Toujours fidèle à son style cinématographique, Theo Angelopoulos vient une fois de plus nous surprendre avec une nouvelle fable politique qui, cette fois-ci, fonde plus d'espoir pour l'humanité. Nous l'avons rencontré lors de son passage au dernier Festival of Festivals de Toronto, à la première nord-américaine de son film **Le Pas suspendu de la cigogne**. Il a bien voulu nous accorder une entrevue. Comme vous allez le constater, son regard sur la politique semble avoir pris un nouveau tournant.

Propos recueillis par **Élie Castiel**



La vision grise que vous aviez de l'avenir semble s'être estompée dans cette dernière réalisation. Le Pas suspendu de la cigogne se révèle comme annonciateur d'un nouvel ordre politique européen, à savoir l'abolition des frontières.

Oui, je suis d'accord avec vous. Mais j'ajouterais que déjà dans mon film précédent, **Paysage dans le brouillard**, je parlais de l'espoir. Le film se terminait par un plan d'arbre et vous savez très bien que l'arbre peut être le symbole de la vie. La vie elle-même. Donc, c'était un film qui voyait l'espoir et l'avenir dans la vie même. Ici, je continue cette démarche en l'appliquant de façon encore plus humaniste et plus directe, d'où le choix de situer le récit dans un contexte géographique frontalier. Il faut voir **Le Pas suspendu de la cigogne** comme le rêve, le souhait d'un cinéaste à aspirer à un monde meilleur, sans frontières.

Depuis que vous avez terminé le tournage de ce film, des événements majeurs d'ordre politique se sont déroulés en Europe, comme, par exemple, la fin presque totale du communisme et d'un certain socialisme. Ce que vous critiquiez dans vos films s'est avéré prémonitoire.

Je pense que l'Histoire de la fin du communisme en tant qu'idéologie ne date pas d'hier. Ce que l'on voit maintenant, c'est l'écroulement. Dans **Alexandre le Grand**, par exemple, je parlais déjà de ce facteur historique et, en quelque sorte, le film « prophétisait » **Le Pas suspendu de la cigogne**.

Cela veut-il dire qu'au moment où vous tourniez Alexandre le Grand, vous aviez déjà en tête de réaliser votre tout dernier film ?

Non. Pas nécessairement de façon aussi concrète. Mais je dois avouer que je voyais très probablement des signes, des particules. Voyez-vous, en tant que cinéaste qui prend son métier au sérieux, je suis quelqu'un de très sensible à tout ce qui se passe autour de moi. À cette époque, je voyais déjà, consciemment ou inconsciemment, la fin, la chute du communisme. Avec le socialisme, était né un espoir de voir un monde plus juste, meilleur. Mais aussi l'espoir d'un équilibre économique plus harmonieux. C'était cela la thèse, la *Théorie* du socialisme, en plus de voir un rapprochement entre les différentes nations. Mais on s'est rendu compte que, finalement, ce mouvement politique est devenu aussi opprimant et aussi tyrannique que toute autre dictature. Le socialisme présupposait la démocratie. Mais du moment où il n'y a pas de démocratie, il n'y a ni socialisme, ni communisme, ni tout autre régime qui se veut « libéré ». On ne peut pas forcer les gens d'être ça ou ça. Par le dialogue, on les persuade. La vraie crise du socialisme (et du communisme) a été de ne pas considérer le facteur humain, en se limitant à des théories utopiques, irréalisables, et – dans certains cas – oppressantes. L'humain est resté alors un simple instrument mécanique.

Dans un autre ordre d'idées, on constate que, si d'un côté, votre discours politique et votre langage cinématographique sont pourvus de qualités universelles, de l'autre, vous situez vos récits dans un contexte grec.

Cela est vrai. Et tout simplement parce que je suis Grec, parce que je vis en Grèce et parce que je connais mieux la situation grecque. Mais je pense aussi que, depuis quelques films, je parle aussi pour beaucoup de pays. Tout ce qui s'est passé en Grèce aurait pu se passer en Espagne, en France ou en Italie, ou même ailleurs en Europe. L'Europe a toujours été une sorte de scène politique, un théâtre où les différentes idées politiques sont nées. Et la Grèce fait, évidemment, partie de l'Europe.



Le Pas suspendu de la cigogne

Dans une des scènes du film, un militaire s'avance vers la ligne de démarcation qui sépare la Grèce de la Yougoslavie (bien que l'endroit exact ne soit jamais précisé), lève le pied droit et plie la jambe. «... si je pose le pied au-delà de cette ligne, dit-il à un personnage près de lui, je passe ailleurs ou je meurs.» C'est là une très belle illustration de l'état actuel de notre monde divisé en frontières.

Depuis quelque temps, on parle de l'Europe unie, une sorte de rêve de tous les peuples de la région. Malheureusement, aujourd'hui, nous assistons à des petites guerres qui, au lieu d'abolir les frontières, les érigent plutôt. On ne cesse de dire que l'Histoire se répète. Moi, j'ajouterais: pas nécessairement de la même façon. Le rêve d'une Europe unie n'est pas une idée nouvelle. Pour pouvoir éliminer tous les petits (et grands) nationalismes, les peuples devraient s'unir, tout en conservant leurs propres particularités.

Un des facteurs fondamentaux dans tous vos films, mais surtout depuis L'Apiculteur, c'est sans aucun doute l'apport musical qui dramatise telle ou telle scène, telle ou telle action. On retrouve au générique le nom d'Eleni Karaindrou. Mais, en même temps que ses variations musicales donnent un ton au film, vous y insérez aussi des airs populaires, et parfois même des touches folkloriques non dépourvues de signification.

C'est bien juste. Pour la partition musicale, je travaille à deux niveaux. La musique d'atmosphère, celle originale, donne un ton

à la progression dramatique du récit. Les autres variations apportées ne sont pas des faits du hasard, mais bel et bien des représentations de la réalité sociale où vivent les personnages.

Dans le film, il y a une énigme que je ne vous oblige pas à résoudre. Mais les lecteurs de Séquences qui ont vu le film, ou ont l'intention de le voir, vous en sauraient gré si vous leur donniez un indice. Est-ce que l'homme (Marcello Mastroianni) que le journaliste (Gregory Karr) retrouve est bien le personnage politique qu'il croyait disparu ?

C'est bien lui. Mais je préfère que les spectateurs découvrent eux-mêmes à quel moment du film ils s'en rendent compte.

Durant le tournage du Pas suspendu de la cigogne, certains journaux et certaines revues ont rapporté qu'un scandale politico-religieux planait sur

la production. L'Église orthodoxe grecque s'était même avisée d'excommunier les deux vedettes principales du film et, si je ne m'abuse, l'équipe en entier.

Enfinement, ce n'était pas aussi dramatique que les journaux l'ont laissé entendre. L'évêque local de l'endroit où le film a été tourné a un pouvoir plus que religieux. Cet homme-là a une influence politique qui lui donne des airs de chef de tribu. Alors, il arrive que tout homme important (ministre, artiste, ...) qui passe par la région doive lui présenter des hommages. Moi, je n'ai pas succombé à ces exigences. Voilà pour cette histoire.

Le plan final montrant le journaliste contemplant des êtres « chorégraphiquement » suspendus à des poteaux téléphoniques renfermerait-il l'essence même du film ?

Les hommes accrochés aux poteaux sont des réfugiés, probablement de différentes races et de différentes langues. Aussi, sans doute, une réalité que le journaliste s'imagine. Mais dans un contexte narratif, c'est un plan qui propose une ouverture à la communication entre les êtres, indépendamment des conflits qui les divisent.

On peut donc espérer que le pas de la cigogne ne restera pas longtemps suspendu.

C'est plus qu'un espoir, c'est un souhait de passer au-delà des discordes qui séparent les hommes. Qu'on soit de gauche ou de droite ne semble plus avoir d'importance. Ce qui compte vraiment, c'est de travailler ensemble à un avenir meilleur pour tout le monde.